

André Glossinde (1903-1990), un des piliers du Groupe Légaut

Quasi de la génération de Marcel Légaut (1900-1990), André Glossinde, né à Nancy en 1903 dans une famille ouvrière, est un « produit » de l'École Normale de Nancy (1919)¹ et de l'ascenseur républicain². Il exerce durant dix-sept ans sa vocation d'instituteur en Meurthe-et-Moselle, après son service militaire (1922-1923) avec une formation à l'École militaire d'artillerie de Fontainebleau. Il se marie en 1925 avec Georgette Charles que nous appelions Tante Zette et enseigne au départ à Domèvre-en-Haye (200 habitants) où Georgette peut être employée à la Poste, à deux pas de l'école. Lieutenant de réserve en 1926, il est fait prisonnier le 23 juin 1940 et est démobilisé, le 30 avril 1945, après une longue période dans un Oflag, où il se lie avec Olivier Rabut³. À son retour, il est inspecteur de mouvements de jeunesse à Nancy (1945-1946), puis, après avoir passé le concours pour la « partie administrative » de sa carrière⁴, il devient pour 22 ans, inspecteur primaire à Sarrebourg (1946-1958), puis à Nancy de 1958 à 1967, date à laquelle il prend sa retraite à 64 ans, décédant en 1990.

Nous devons deux ouvrages à André Glossinde :

- avec Henri Michard (1908-2002), *Condition et mission de l'instituteur*, Paris, Aubier, 1945, 224 p. où l'identité d'instituteur rural de Glossinde est tempérée par sa connaissance du fonctionnement du syndicat majoritaire qu'il sait apprécier au-delà de son laïcisme militant. Il n'adhère pas, par exemple, comme nombre de membres du Groupe Légaut à l'Union des membres de l'enseignement public de Jacques Chevalier⁵. Mais les auteurs insistent sur le secrétariat de mairie, insertion essentielle dans le monde rural, comme l'éducation populaire rurale. Et l'insuffisance des traitements explique pour partie la crise de recrutement. André Glossinde évoque pudiquement le fait qu'il ne pouvait payer la pension complète chez l'aubergiste du village.

1 La bibliothèque de l'École Normale de Nancy, quel que fut le poids de l'Index laïque, a été un véritable « sanctuaire » pour André : « À celui qui n'avait jusqu'alors tenu en ses mains avides que les manuels achetés d'occasion, la douceur des reliures odorantes, palpées d'une paume gourmande, la splendeur des illustrations, pour lui féériques, ouvraient les portes d'un monde tout neuf débordant de sensations de choc et d'émotions bouleversantes, qu'il fallait assumer avec flegme pour ne pas donner prise aux sarcasmes des autres, déjà désabusés ». (André Glossinde, *Je suis Instituteur*, 1954, p. 15).

2 Toutefois, pour avoir pris cet ascenseur républicain, il se fait attaquer vivement par Marcel Légaut aux Granges : « Voilà des gens qui, au lieu de rester instituteurs dans leur village où pouvaient faire quelque chose d'utile, sont devenus inspecteurs primaires pour devenir des bourgeois ».

3 Antoine Girin fait remarquer, à très juste titre, qu'André Glossinde ayant été compagnon de captivité d'Olivier Rabut, c'est lui qui est intervenu auprès de Marcel Légaut pour l'inviter à présenter son approche spirituelle à Mirmande compte tenue de l'importance que représentait pour lui la recherche d'Olivier Rabut sur Jésus et l'Église. Il y a là un lien important entre deux personnes ayant vécu l'effondrement de leur pays et interrogatifs sur un champ de recherche commun, difficile à partager toutefois.

4 Archives Nationales, F 17 28 920.

5 Le manuscrit *Condition et mission de l'instituteur* est prêt en 1939, censuré par Vichy en 1943, imprimé en novembre 1945 avec nombre de notations sur les changements opérés, notamment la suppression des Écoles Normales par Vichy.

- *Je suis instituteur*. André Glossinde y évoque pudiquement le fait qu'il ne pouvait payer la pension complète chez l'aubergiste du village⁶.

Nous disposons des rapports de ses supérieurs, en 1954, à Sarrebourg en Moselle où il était inscrit dès 1939 : « [sa] circonscription est paisible – il y est sans doute pour quelque chose – volontiers ironique sans dépasser la mesure, [sa] parole est aisée et ferme ». En 1958, l'Inspecteur d'Académie de Moselle le trouve « très cultivé, fin lettré, un sens artistique développé » ; un « précieux collaborateur » signe son successeur, le futur Inspecteur général Georges Holderith. Si des soucis de santé jalonnent les années 61-65, G. Mayeur, en 1966, résume le travail de ce « cadre » :

« André Glossinde qui voit s'approcher le terme de sa carrière a conservé beaucoup de fraîcheur d'esprit et de générosité de cœur. Une riche expérience, une intelligence subtile et une sympathie vraie pour les enfants et les maîtres donnent à son action un rayonnement d'une grande intensité. Vivement intéressé par le problème de l'actualité pédagogique (classes de transition – enfance inadaptée⁷), soucieux aussi des enseignements dits mineurs (dessin, chant, éducation physique), il exerce sur ces différents plans une influence des plus bienfaisantes. M. Glossinde fait honneur au corps de l'inspection primaire. »

Des événements à hauteur de vie, un mariage lumineux, hélas sans enfant, une longue captivité, une « carrière d'administrateur de l'éducation impensable de nos jours : en 1961, il visitait 180 enseignants sur les 364 de sa circonscription. Une chronologie lorraine sur laquelle vient se greffer, en 1977, un récit de 17 pages paru page après page dans *Quelques Nouvelles*⁸. Il insiste, au départ, sur les tensions liées au fait d'être instituteur et d'aller à la messe, avec rejet des deux camps. Jacques Perret conseille donc à des instituteurs de passer le concours d'inspecteur primaire, ce que réussissent Rigolet, Richard et Galichet : « ce qu'il faut, c'est prendre les postes d'administration, il faut faire le concours d'inspecteur ».

Ayant lu *La poésie pure et Prière et poésie* de Bremond, André Glossinde souhaite lire *L'histoire littéraire du sentiment religieux*. Un ancien du Groupe de Nancy (Jean Chogniet) lui signale que Marcel Légaut est susceptible de lui prêter ces ouvrages ; le Groupe en ayant acquis plusieurs séries. Contact est pris et Légaut, sur le chemin du Mont-Sainte-Odile (à côté d'Obernai et d'Édouard Cœurdevey) s'arrête au pied de la colline inspirée de Sion. Et en 1931, Glossinde va aux Journées universitaires de la Paroisse universitaire à Dijon où il fait connaissance avec Pierre Renevier et Marguerite Miolane. Légaut lui conseille de demander

⁶ *Je suis instituteur*, Éditions Conquistador, 1954, p. 36.

⁷ De là, en 1945, son travail avec Henri Michard (1908-2002), *Condition et mission de l'instituteur*, Paris, Aubier, 224 p. Ancien Inspecteur d'Académie du Loir-et-Cher, ce dernier a fondé à Vaucresson le Centre national de formation pour les éducateurs (cf. Étienne Jouignot, *Empan* 2003/3, n° 51, p. 113-117). Prédécesseur de Pierre Voirin .

⁸ Ces 17 pages sont un entretien audio enregistré que Xavier Huot a décrypté et fait paraître du numéro 176 au numéro 186. Disponible sur le site de l'ACML (Histoire / Témoignage). On dispose également d'un manuscrit daté de 1991 d'André Derem, *Un souvenir lorrain* lié à Marcel Légaut qui indique le rayonnement de celui-ci à Nancy en 1926-27, rue de la Ravinelle avec Jean Chogniet et les débuts d'un groupe Légaut à Pierre-la-Treiche en 1931.

sa mutation pour un endroit accessible où il pourrait animer un groupe et venir à Scourdois où Glossinde est accueilli par l'abbé Codis et André Négrin encore mineur à Decazeville. Le petit instituteur de campagne (et fils d'ouvrier) est « mis à l'aise au premier contact », même si topos et discussions étaient « à une altitude qui vous collait le vertige ». De retour de captivité en 1945, il est présent aux Granges et témoigne de quatre éléments :

- L'importance de l'abbé Gaudefroy : « génial inventeur des veillées liturgiques. C'était un vrai précurseur, il nous a vraiment ouvert des horizons. Un jour, il est allé chercher les vases sacrés, le calice, la patène, et il nous les a fait toucher [...] La première fois qu'une femme osait les toucher [...] Nous avons été à l'avant-garde sur le plan de la liturgie [...] L'abbé Gaudefroy était là tout le temps. On voyait le prêtre près de nous, face au peuple. Pour nous cela changeait tout. »
- L'importance des Granges-de-Lesches en Diois : « Les Granges ont été une terre d'élection pour les enfants, d'une part à cause de la beauté des lieux, d'autre part pour la liberté qu'on pouvait leur donner. Car il n'y avait pas de risques. C'était tout de même quelque chose d'irremplaçable. Mais très peu se sont engagés dans le Groupe. »
- Une nouvelle culture : « Petit à petit, nous allions nous constituer une sorte d'humanisme, une véritable culture qui se formait peu à peu. Vous devez savoir quelle reconnaissance je peux avoir pour ce groupe qui véritablement m'a donné une vie assez équilibrée. »
- Avec Mirmande et la « vie littéraire » de Marcel Légaut, André Glossinde pointe une évolution du groupe au désavantage de ce dernier : « À partir du moment où il a commencé à rédiger ses livres, il a demandé à certains camarades de l'aider à mettre ses manuscrits en l'état. Cela a causé tout de même un certain flou dans la communauté, d'abord parce que le temps qu'ils passaient auprès de Légaut les séparait un peu du groupe. Quand Légaut était pressé d'achever un chapitre, il fallait se débrouiller pour occuper le reste des gens comme on pouvait. Il s'est passé là un petit quelque chose dont la communauté a senti le poids⁹. »

Marcel Légaut a entretenu une correspondance avec le couple Glossinde, et sa réponse en 1951 à un courrier de tante Zette, témoigne de la profondeur du lien :

Les Granges, 7 juin 1951

Chers amis [André et Georgette Glossinde],

Je remercie tante Zette de sa bonne lettre. Il y a de la nostalgie dans sa lettre ; une attente de quelque chose de nouveau qui tienne, mieux que le présent, les promesses du passé. La

⁹ Il s'est passé effectivement quelque chose au niveau de la vie communautaire à Mirmande, Légaut se centrant sur son œuvre et les travaux d'écriture, ce qui intéresse de nouvelles personnes, venant uniquement pour Légaut. Ainsi, Antoine Girin peut-il commenter ce passage : « En travaillant cette page, j'ai été profondément bouleversé par la nostalgie des derniers paragraphes. Le passage des Granges à Mirmande est douloureusement ressenti. De plus le sentiment de perdre « leur » Légaut qui prend une dimension universelle se manifeste. » (*Quelques Nouvelles*, 186).

douloureuse attente d'une communion véritable, au-delà des idées et de manifestations extérieures, que seule la communion exacte, pas seulement théologique et idéologique, à Jésus Christ peut donner. C'est dans la solitude de Jésus Christ que les disciples se trouvent ou se retrouvent. Le reste, à notre âge, n'est qu'attitude ou politique ecclésiastique.

La Croix est bien le seul lieu de notre rencontre véritable. L'action commune nous abandonne à mi-chemin. Mais la vraie croix, elle, va jusqu'au bout. Dans ma solitude, combien tout cela est abondant en moi. Vous y êtes présents comme un auditoire invisible – que je ne retrouve pas toujours quand je vous vois. Misère, que le meilleur de nous soit enfoui par le moins bon. Il faudrait longuement désirer se retrouver pour en être capable et l'atmosphère des vacances par son factice, son injustice aussi, est plutôt un empêchement.

Il faudrait se retrouver comme des solitaires. Dans quarante ans disions-nous jadis... Ils n'y sont pas encore. Mais quel jugement de Dieu que celui du temps. Saurons-nous en profiter ? et trouver l'éternel dans ce mirage de brumes qui se font et se défont ? Serions-nous disciples de Jésus ou bons paroissiens d'une société ecclésiastique – à la fois authentique et précaire ? J'ai longuement lu et relu le livre du père Congar. J'en parlerai beaucoup ces vacances. J'aimerais en parlé à Liégé – qui est bien du même esprit que Congar. Il y a une nuance de traiter des « essences » qui même si elle était exacte, serait une dangereuse manière de ne rien comprendre à l'agonie de Jésus Christ. Je ne suis pas certain qu'il n'y ait pas un peu de cet état d'esprit chez Congar – si estimable à tant d'autres points de vue.

Avez-vous lu *La Pierre d'Achoppement* de Mauriac ? Il y a dans les *Etudes* de ce mois un misérable article d'un certain Blanchet sur la question. Pauvre Père d'Ouince, si je ne le connaissais pas, je le détesterais. Mais je l'aime dans son sacrifice, qui n'est pas le mien, qui ne doit pas être le mien – mais que je crois légitime et nécessaire puisqu'il y adhère et que j'ai confiance en lui.

Ah ! J'aurais bien des choses à vous dire. Mais pourquoi je ne trouve pas une oreille à qui le dire. Est-ce pour moi que tout cela est donné – ou est-ce pour la maturation d'une œuvre qui doit s'enfanter dans les ténèbres de la solitude pour ne pas être qu'une œuvre occasionnelle ?

Jamais ma vie n'a été moins claire. Vous le dire m'est au moins une aide. Le saurais-je, si vous étiez là ?

Fidèlement à vous deux. Marcel Légaut

(Courrier transmis à Hélène Albert puis à sa fille Marie-Madeleine Arethus, puis en 2016 à Antoine Girin)